



Des aéronautes ! répondit Steadily.

## CHAPITRE 22.

### Au camp boer.

Nos voyageurs volèrent plusieurs jours d'affilée, ne ralliant la terre ferme que pour chercher de la nourriture.

L'Eagle se comportait parfaitement. Il se dirigeait merveilleusement

et fournit la preuve qu'il était capable d'accomplir de longues randonnées.

Mister Steadily en rajeunissait de jour en jour. N'étaient sa calvitie précoce et ses rides prématurées, qui lui donnaient l'air plus vieux qu'il n'était réellement, on lui eut donné son âge véritable, à voir les couleurs vives de ses joues qui commençaient à grossir.

Car, comme le lecteur s'en est aperçu, en apprenant l'histoire de notre Anglais, celui-ci n'était pas âgé de plus de vingt-cinq ans.

Mais ses souffrances et les heures anxieuses qu'il avait vécues, et, ensuite, les études arides auxquelles il avait dû se livrer sans trêve ni repos, en avaient presque fait un vieillard.

Mais la victoire qu'il venait de remporter, la certitude qu'il nourrissait de pouvoir atteindre le pôle sud, et de gagner ainsi sa fiancée, tout en devenant l'une des gloires de la science moderne, tout cela lui avait donné une nouvelle vie, lui avait infusé un sang nouveau.

Son caractère lui-même s'était modifié profondément.

Au lieu, comme jadis, de ne prononcer que quelques rares paroles à l'adresse de ses serviteurs, d'un ton sec et froid, il leur parlait actuellement d'une façon familière et presque amicale.

Il s'entretenait longuement avec eux, de sujets multiples et divers.

Il ne semblait plus les considérer comme des serviteurs ordinaires, mais comme des camarades de voyage, des amis véritables.

Le bonheur a parfois accompli de tels prodiges, de telles transformations.

Après avoir voyagé des jours et des jours, sans avoir rencontré le moindre obstacle et sans rencontrer de difficultés, car les peuplades nègres n'avaient que du respect pour ces hommes qui volaient dans les airs et qui devaient donc posséder une puissance surnaturelle, les amis virent tout à coup le paysage prendre un tout autre caractère. Au lieu des forêts tropicales, ils apercevaient sous eux des prairies, des champs cultivés.

Ils virent également des maisonnettes et de grandes fermes, comme il y en a dans nos contrées... Ils remarquèrent des hommes travaillant aux champs et de lourdes charettes trainées par des bœufs complés.

Parmi les gens qu'ils apercevaient ainsi, il s'en trouvaient qui étaient habillés comme les habitants de l'Europe occidentale.

— Nous revenons au pays, disait le Rossai en riant. Nous allons retrouver des gens civilisés comme nous !

— Mais non, lui répondit Steadily, nous sommes en route vers le pôle sud. Je crois que nous traversons actuellement le Transvaal.

Les habitants de ce pays sont Anglais, Hollandais, Français, etc... C'est un beau pays qui, l'un jour ou l'autre, appartiendra à l'Angleterre... Si nous avions du temps à perdre, nous pourrions aller rendre visite à ces braves gens... mais il faut que nous poursuivions notre route...

Et l'Anglais faisait actionner le moteur encore plus vivement, si bien que l'Eagle fendait l'air avec une rapidité double.

Tout à coup, plusieurs détonations retentirent et des balles vinrent frapper la charpente en fer de l'appareil.

— Que signifie cela? s'écria Mister Steadily.

Et il fit faire un bond subit à la machine, si bien que l'on remonta d'environ deux cents mètres, au delà de l'atteinte des balles que l'on tirait du sol.

— Voyez là bas! s'écria Jeannot. Un grand village tout blanc.

— Ce sont des tentes, dit Steadily, et je m'imagine que c'est un camp.

— L'on doit se battre, ici!

— Ils tirent encore!

— Oui, mais nous sommes hors de portée! Leurs balles ne nous atteindront plus.

— Nous descendons! s'écria Taupin.

En effet, l'Eagle avait pris une position inclinée, l'avant dirigé vers le sol.

— Mais oui, dit Steadily. Je veux savoir ce qui se passe ici. Il s'agit peut-être d'une guerre contre l'Angleterre.

— L'on va nous attaquer!

— J'ai hissé le drapeau blanc sur l'Eagle, et ils s'apercevront bientôt que nous ne sommes pas animés d'intentions hostiles.

— Des cavaliers s'approchent au galop! Les voilà!

— Ce sont des Transvaaliens.

L'Eagle descendait l'avant incliné vers le sol, mais comme il prenait presque contact avec celui-ci, il se redressa, reprit sa position horizontale et atterrit doucement, sans heurts ni secousses.

A ce moment précis, la troupe de cavaliers arrivait au galop. Les hommes criaient:

— Hands up! Levez les mains!

Et ils épaulaient leurs fusils dans la direction des voyageurs. Ceux-ci obéirent.

Ils élevèrent les deux mains au-dessus de la tête.

Les cavaliers mirent pied à terre et entourèrent l'Anglais et ses compagnons de voyage.

L'un des Boers, car c'étaient en effet des habitants du Transvaal qui paraissait être le chef de l'escouade, dit en Anglais à nos héros:



— Qui êtes-vous ?

Mister Steadily répliqua :

— Des aéronautes.

— Je m'en doute !... Vous êtes Anglais ?

— Moi seul... Mon domestique est Français... Ces deux garçons sont Belges... Le cinquième est un nègre du Congo... Comme vous le voyez, c'est un véritable macédoine.

— Quelles sont vos intentions ?

— Voler !

— Vous pourriez me répondre de façon plus brève et surtout plus précise, dit le Boer, nous n'avons que peu de temps à perdre.

— Moi de même.

— Où allez-vous avec cette machine ?

— Au pôle Sud.

— Par ici !

— J'ignorais qu'il y eut une route tracée pour aller au pôle.

— Je vous fais tous prisonniers.

— Et mon aéroplane ?

— Je m'en empare.

— Vous n'avez pas ce droit.

Le boer sourit.

— Je suis sujet anglais, reprit Mister Steadily, qui commençait à s'échauffer, et l'on fera payer cher cet acte inqualifiable.

— Il se peut, mais pas pour le moment... Et si Dieu nous donne la victoire, nous ne payerons rien du tout.

— Vous êtes en guerre ?

— Contre l'Angleterre... Vous ignorez cela ?

Le visage prit un air soupçonneux.

— N'essayez pas de nous en faire accroire. Nous saurons bientôt quelles sont vos véritables intentions.

Et, s'adressant à ses hommes :

— Allons, en route !

Il laissa deux hommes pour surveiller l'appareil, et conduisit ses prisonniers au camp, où nos amis virent une prairie, clôturée, couverte de chevaux, ce qui indiquait qu'un grand nombre d'hommes devaient se trouver réunis là...

Mister Steadily fut amené le premier auprès du général, un homme jeune encore, de haute taille, à la barbe en collier entourant un visage aux traits fortement accentués respirant la franchise et l'énergie.

— Vous êtes un espion, dit-il à l'Anglais. Nous le savons.

Steadily sourit.

— Je puis vous donner ma parole d'honneur, dit-il, que j'ignorais complètement, au moment où j'atterrissais, que vous étiez en guerre...

Je fus très étonné en entendant vos balles siffler autour de mon Eagle!...  
Et vous me prenez pour un espion?

— Vous êtes Anglais.

— Oui.

— Votre nom?

— John M. Steadily, lord Peenskilty, neveu de Sa Majesté Victoria, reine de Grande Bretagne et Impératrice des Indes.

— Cela sonne bien... Je souhaite la bienvenue à votre Lordship... mais il faut que je vous fasse remarquer qu'il eut mieux valu pour vous de prendre un autre champ d'expérience pour votre machine.

— Je répète encore que j'ignorais complètement que vous étiez en guerre. Je viens du cœur de l'Afrique, poursuivit-il, de l'Ouyambie.

— Et quel but poursuivez-vous?

— La découverte du pôle sud.

Le général semblait sourire d'un air ironique.

Tout son visage respirait l'incrédulité la plus absolue.

En effet, il était peu vraisemblable qu'un Anglais, voguant au dessus d'un camp Boer au moment où les Boers entretenaient une guerre acharnée avec les Anglais, ne vint là que dans l'intention de se rendre au pôle Sud.

— Ah! Ah! Vous voulez découvrir le pôle... Etes-vous pressé?

— Si vous ne changez pas de ton, et si vous ne quittez pas cet air ironique, je refuse de vous répondre encore.

— Je ne raille pas... Ma question est très sérieuse. Etes-vous pressé? Comptez-vous aller en droiture au pôle?

— C'est mon affaire, cela!

— Soit, mais il faut que je vous avertisse que je suis forcé de vous garder prisonnier et qu'il faudra donc renoncer à poursuivre votre voyage, pour le moment du moins.

— Soit.

— Admettez un instant que vous fussiez Boer et moi Anglais. Vous seriez fusillé sans la moindre forme de proces. Mais nous sommes plus humain, continua le Boer avec fierté, nous laissons la vie à nos prisonniers.

— Cela est très humain, en effet, reprit Steadily d'un ton calme et froid, mais, en temps de guerre, c'est là une mauvaise pratique.

— Vous tueriez les prisonniers?

— Oui, cela est nécessaire.

Le général regarda son interlocuteur avec une sorte d'admiration.

— Il faudrait donc que je commence par vous!

— Je ne suis pas soldat, et je vous répète encore que je ne suis

pas venu ici dans l'intention de me battre. Encore moins de vous espionner. Mais je suis Anglais, en effet, et rien ne saurait vous empêcher de me faire fusiller, si telle était votre envie.

Mais si, d'autre part, vous voulez me prendre pour un honnête homme qui vous jure sur tout ce qu'il a de sacré qu'il est un simple explorateur en route vers le pôle sud, permettez-moi alors de poursuivre mon voyage.

— Je ne dirai pas que votre parole me laisse incrédule, mais vous comprendrez parfaitement qu'il ne nous est pas possible de vous permettre de poursuivre votre voyage, d'autant plus que votre appareil peut nous rendre des services inestimables.

— Mon Eagle?

— Assurément... il nous permettra de découvrir de loin nos ennemis, d'épier leurs mouvements et de savoir quelles sont leurs intentions.

— Je ne vous permettrai pas de faire usage de mon invention pour nuire à mes compatriotes.

— Pardon! Votre aéroplane est un vaisseau anglais... Nous avons donc parfaitement le droit de nous en emparer, puisque nous sommes en guerre... C'est de bonne prise!

Mister Steadily ne répondit point.

Il réfléchit longuement.

— En effet, dit-il, enfin, votre raisonnement est parfaitement exact, et mon appareil vous appartient.

Il lui fut difficile, en prononçant ces paroles, de contenir une étincelle de joie qui brillait dans ses yeux.

— Je refuserai de le faire marcher, se disait-il, et je sais parfaitement que mon Eagle n'obéira pas à une main profane.

— Je vous ferai prévenir lorsque j'aurai besoin de vous, conclut le général.

Steadily fut invité à donner sa parole d'honneur qu'il ne chercherait pas à s'enfuir et fut autorisé ensuite à circuler librement dans le camp.

L'on en agit de même pour les compagnons de l'aéronaute.

Surveillés de loin, ils pouvaient stationner où il leur plaisait, et se promener à leur guise.

Le Rossai, Jeannot et Taupin avaient vite lié connaissance avec quelques volontaires français qui se trouvaient dans les rangs des Boers... D'autre part, certains Boers étaient d'origine française et n'avaient pas oublié la langue de leur pays d'origine.

Nos héros comptèrent bientôt beaucoup de sympathies dans le camp.

Le Rossai avait conclu une solide amitié avec un Boer de taille gigantesque, qui était rempli d'admiration pour la force et la souplesse de notre héros, et qui sentit son amitié croître encore



lorsqu'il s'aperçut avec quelle dextérité le jeune homme maniait son fusil.

Les Boers, par leurs chasses continuelles, et les guerres incessantes qu'ils avaient à soutenir avec les Cafres, peuplades belliqueuses de l'intérieur du pays, étaient tous des tireurs émérites.

Il leur plaisait de rencontrer dans d'autres que leurs compatriotes les qualités qu'ils prisait tant.

Quelques jours après leur emprisonnement, nos petits Belges se trouvaient auprès d'un formidable canon du Creusot, près de l'enceinte fortifiée du camp.

Le jeune Boer les aperçut et vint les rejoindre.

— Mais dites-nous donc, dit Jeannot, pourquoi vous êtes en guerre avec les Anglais.

— Par reconnaissance !

— Plait-il ?

— Vous avez bien compris ! Par reconnaissance !

Et le Transvalien éclata de rire.

— Les Anglais veulent nous combler de bienfaits ! Mais nous sommes, en notre qualité de Boers, forts têtus, et nous ne voulons pas de tant de preuves d'amitié.

— Je ne comprends pas...

— Tout d'abord les Anglais veulent nous protéger malgré nous. Quant à nous, nous estimons, avec nos cervelles bornées, que nous sommes parfaitement à même de nous défendre nous mêmes, et nous avons donc refusé poliment l'offre des Anglais.

— Les Anglais ne sont pas content de cela ?

— Tout au contraire ! Ils nous ont envoyé des soldats pour nous prouver, les armes à la main, que nous avons besoin d'être protégés...

Mais ce n'est pas seulement notre peuple qu'ils veulent couvrir de bienfaits... Ils veulent encore sauver de destructions nos richesses naturelles et autres. C'est là leur principal souci. Nos mines d'or et nos mines de diamants, voilà ce qu'il leur faut... protéger !

— Je commence à comprendre, dit Taupin. Ils veulent vous enlever tout cela.

— Mais non ! Nous pouvons y travailler encore, mais la plus grande partie du produit doit entrer dans les caisses du royaume britannique...

Pour conclure, je dirai qu'ils veulent nous soumettre, nous faire gouverner par des Anglais, et faire un pays conquis de l'État libre d'Orange et du Transvaal... une colonie, quoi ! Tout comme les Indes ou l'Égypte...

On y meurt de faim, tandis que l'Angleterre en retire des milliards.

Et voilà pourquoi nous sommes en guerre avec les Anglais.

— Comment ! Ils voudraient être les maîtres ici ! s'écria le Rossai. Envoyez-les se faire pendre ailleurs.

— J'ai lu que l'Angleterre est une grande et puissante nation, dit Jeannot. Pensez-vous réussir à vaincre ce pays ? Le Transvaal est-il un grand pays, lui aussi ?

— Nous les avons battus à différentes reprises déjà, répondit le Boer. Ils peuvent mettre en ligne dix fois plus d'hommes que nous, mais ce sont des mercenaires, qui, pour quelques pièces d'or viennent risquer leur peau. Et qu'est-ce qu'un mercenaire ? Il ne se bat qu'à contre-cœur. Ils ne demandent qu'à se battre le moins possible. D'ailleurs, même en payant, les Anglais ne peuvent racoler que peu d'hommes... Ils savent le sort qui les attend ici, et la perspective d'une balle en pleine poitrine n'est pas fort attrayante. Et voilà pourquoi nos ennemis, recouverts de l'uniforme anglais, ne sont que l'écume de la société, les épaves du pavé de Londres.

— Oui, dit Taupin, je crois qu'il est fort facile de mettre de pareils soldats en fuite.

— Assurément... Sinon, ils auraient vite fait, le nombre aidant, de nous vaincre... Mais chaque Boer vaut dix Tommies, comme les Anglais nomment leurs soldats, car si nous avons saisi le fusil, c'est parce que nous étions animés d'un noble enthousiasme... Nous nous battons pour la patrie... nous défendons notre existence, celle de nos familles... nous défendons nos foyers... Nous vaincrons ou nous périrons jusqu'au dernier...

— Je veux me battre avec vous ! s'écria le Rossai. Mon maître est Anglais, il est vrai, et je sens beaucoup d'estime et beaucoup de respect pour lui, mais je veux combattre à vos côtés ces agresseurs anglais.. Non je ne saurais dire pourquoi, mais je ne saurais agir autrement, je le sens.

— Pourquoi, demanda Christian.. C'est parce que vous appartenez comme nous, à une nation libre... Les Belges, les Français, dont je suis le descendant, ont combattu souvent, comme nous maintenant, pour la liberté.. Vous avez grandi librement, dans une atmosphère de liberté tout comme nous, toutes vos institutions respirent l'esprit d'indépendance... Vous ne vous en rendez pas compte, sans doute, mais je m'explique ainsi votre sympathie... Vous épousez la cause de celui que l'on veut opprimer... Vous faites comme vos ancêtres, comme mes ancêtres ont fait... La liberté avant tout !

— Il se peut, dit le Rossai. Mais je ne comprends pas tout cela... Mes père et mère ne m'ont jamais parlé de ces choses... Je n'y ai jamais réfléchi moi-même... Mais je veux combattre avec vous ces rapaces qui veulent venir vous voler vos biens et vos



terres, je suis votre homme, je le répète!

— Comme vous avez pu vous en apercevoir, vous ne serez pas le seul étranger qui combattra à nos côtés... Il y a beaucoup d'Allemands, de Belges, de Français dans nos rangs... Toutes les nations civilisées sympathisent avec nous... Des témoignages nous en parviennent des quatre coins du monde... Partout l'on nous encourage à combattre jusqu'à la fin... Mais les gouvernements, qui craignent l'Angleterre, ou qui désirent se montrer ses amis, qui, eux-mêmes, se débattent dans une situation difficile, ou qui sont trop peu puissants devant l'Anglais, ne nous secondent pas... Il est vrai que nous avons compté sur l'appui de l'Allemagne... L'empereur nous avait fait espérer qu'il nous prêterait assistance... Mais il paraît qu'il a découvert tout à coup que des raisons diplomatiques s'y opposent... Mais cela ne nous retient pas... Nous luttons seuls. Nous ne craignons rien, et si le grand frère ne veut pas nous secourir, nous marcherons seuls contre l'ennemi... Vive le Transvaal!

Christian s'était levé...

Il avait posé le bras gauche sur le canon, et agitait son chapeau de la main droite.

Il répéta encore à pleine voix.

— Vive le Transvaal...

Nos trois amis, échauffés par les paroles enthousiastes du Boer, se mirent également à agiter leur chapeau, et répétèrent aussi :

— Vive le Transvaal!

Et voici que la voix profonde et sonore du jeune Boer s'éleva dans le silence :

Il entonna à pleins poumons le chant national transvalien, ce chant qui allait mener tout un peuple au combat, au grand combat pour la liberté et pour l'indépendance et qui, bientôt, allait se répandre partout en Europe, où il susciterait partout la sympathie des peuples libres, émus jusque dans leurs fibres les plus intimes par cette lutte d'une petite nation contre une grande puissance...

De nombreux Boers, entendant chanter cet hymne qui les étonnait toujours, s'étaient approchés du groupe que nos amis formaient autour du canon...

Le chapeau en main, ils écoutaient, les larmes aux yeux...

Lorsque Christian eut chanté la dernière strophe, avec un enthousiasme qui s'étendit à tous les Boers qui l'environnaient, tous les assistants crièrent :

— Vive le Transvaal!

Et ces voix roulaient comme un tonnerre menaçant l'injustice.

Au milieu de l'enthousiasme général, nul n'avait aperçu Mister Steadily, qui s'était rapproché du groupe, et qui regardait nos amis

avec un air de profond mécontentement.

Le premier, Jeannot découvrit l'Anglais.

— Le maître est là ! murmura-t-il à l'oreille du Rossai.

— Mais nous y sommes aussi ! fut la réponse.

— Il a l'air mécontent !

— Tu connais l'histoire de ce soldat qui était mécontent des agissements de son roi, sans doute ?

— Non !

— Eh bien, le roi s'en moquait !

— Taupin ! entendit-on crier.

A son tour, le domestique vit son maître et s'empressa de se rendre à son appel.

— Que faites-vous là ? demanda Steadily.

— J'écoute chanter, maître !

— Des chants contre l'Angleterre !

— Mais non, maître ..

— Si, si... sinon ces vauriens ne montreraient pas tant d'enthousiasme.

— Je vous assure, Monsieur...

— Vous n'avez rien à assurer...

— J'ai attendu une demi-heure... Calculez vous-même le montant de l'amende.

— Trois fois six fait dix huit... deux zéros ça fait dix-huit cents... C'est dix-huit francs maître !

— Parfaitement... Je désire que vous veniez dans ma tente, avec vos deux camarades. . J'ai à vous communiquer quelque chose d'important. S'ils préfèrent ne pas quitter ces Boers, tant pis ! Mais en ce cas je les considère, à partir de ce moment, comme n'étant plus à mon service.

— Je vais les prévenir, répondit Taupin.

Il rejoignit ses deux amis, qui se trouvaient encore parmi les Boers, entourant le canon.

Ils écoutaient une histoire, que racontait Christian, et qui s'était passée lors de la bataille contre Jameson, qui avait déjà essayé de pénétrer dans le Transvaal, mais qui avait été battu et fait prisonnier par les Boers.

— Le maître désire que vous veniez immédiatement auprès de lui, leur dit Taupin.

— Quand Christian aura fini de raconter ! dit le Rossai d'un ton décidé..

— Ne le faites pas attendre, car il me semble de très mauvais humeur... Une humeur de hérisson.

— Il aura double besogne, en ce cas, puisqu'il lui faudra recouvrer sa bonne humeur.

— Il m'a dit que si vous restiez ici, il vous considère comme ayant abandonné son service.

— Ah bah...

— Allons-y, dit Jeannot.

— Si j'étais seuls dit le Rossai, je resterais... Lorsque vous entendez ce qu'ils ont à souffrir de ces damnés Anglais, comment ceux-ci détruisent leurs fermes, leurs moissons, comment ils enlèvent leurs enfants qu'ils enferment dans des camps où ils meurent de faim et de manque de soin... il vous est impossible de voir un Anglais sans vous sentir l'envie de lui envoyer une balle dans la caboche.

— Tu oublies, dit Jeannot, tout ce que Mister Steadily a fait pour nous... Que serions-nous devenus à Marseille, s'il ne nous avait pas pris à son service... Nous ne pouvons nous montrer ingrats.

— Oui, ajouta Taupin, n'oublie pas cela, Rossai !

— Si vous faites tous deux cause commune avec le maître, je ne puis que m'incliner.

— Allons donc le trouver.

Et le trio se dirigea vers la tente de Mister Steadily, où celui-ci les accueillit avec des regards furibonds.

Il dit à Taupin, d'un ton cassant :

— Je vous attends depuis un quart d'heure...

— C'est neuf francs, maître...

— Vous finirez par me servir pour rien.

— Que ferais-je avec de l'argent, ici ?

— Je vous défends de me répondre sur ce ton.

— Bien, conclut Taupin.

Steadily s'adressa aux deux frères et leur dit d'un ton très froid :

— Je vous saurais gré de me dire si vous voulez faire cause commune avec les Boers... Je préfère être fixé immédiatement.

Le Rossai ne souffla mot.

— Non, monsieur, dit Jeannot, voyant que son frère ne se décidait pas à parler, non monsieur, nous ne vous quitterons pas quoi qu'il puisse advenir.

Mister Steadily regarda d'un air interrogateur le Rossai qui ne bronchait pas.

— Je fais comme mon frère, dit celui-ci d'un ton sec, qui disait parfaitement qu'il parlait à contre-cœur.

— Il suffit, reprit l'Anglais, et je vais vous dire immédiatement ce que je suis d'avis de faire.

Pour le moment, je puis rendre un signalé service à mes



compatriotes, et ma qualité de sujet britannique m'oblige à agir ainsi.

Je connais maintenant la disposition du camp, et le nombre des soldats... Il faut donc que je communique ces renseignements à l'armée anglaise qui se dirige vers le camp.

Je ne puis réussir qu'en m'enfuyant d'ici à bord de l'Eagle. Je suis d'avis de tenter de m'enlir ce soir encore.

Nous nous efforcerons donc, dès le soir venu, de nous embarquer et de mettre le moteur en mouvement.

Mon Eagle est surveillé nuit et jour par deux Boers qui ont reçu l'ordre de tirer sur le premier qui voudrait s'en approcher.

Nous devons réduire ces sentinelles à l'impuissance... tuer ces deux hommes...

Les circonstances en décideront.

Si nous pouvons les garotter et les baillonner, tant mieux, car je recule devant un homicide, même dans les circonstances les plus critiques.

Mais, nous sommes en temps de guerre...

— Et, en ces temps là, peu importe de deux vies humaines en plus ou en moins, dit Taupin.

— Nous agissons donc comme ceci, poursuivit Mister Steadily.

Nous tâcherons de nous éloigner du camp sans être aperçus, ce qui sera assez facile, car la surveillance dont on nous entoure est assez relâchée...

Nous nous dirigerons ensuite vers l'Eagle, et, tandis que je fais actionner le moteur, vous vous occuperez, à vous quatre, de rendre les sentinelles impuissantes.

Quelques minutes après, nous nous enlevons du sol...

— Cela est dangereux, dit Jeannot.

— Nous avons couru d'autres dangers, dit Steadily, et nous sommes encore sains et saufs.

Retournez auprès des Boers, pour ne pas éveiller leur attention, car si notre tentative devait ne pas réussir, nous serons sans doute fusillés ou emprisonnés pour de bon... A cette nuit donc.

Les trois amis quittèrent la tente.

— Je ne me serais pas attendu à cela de la part du maître, dit Taupin. Il a donné sa parole d'honneur de ne pas tenter de s'évader, et il nourrit le plan de rejoindre, à bord de son aéroplane, le camp anglais.

— Christian ne l'a-t-il pas raconté dix fois, que les officiers anglais, qui donnent leur parole de ne plus combattre les Boers, sont ensuite trouvés parmi les morts ou faits prisonniers à nouveau.

— En effet!

— Nous avons donné également notre parole.

— Mais oui...

— Mais nous ne sommes pas encore partis...

— J'en suis persuadé que nous ne quitterons pas le camp.

— Mais si la tentative réussit, malgré tout ?

— En tout cas, l'Eagle n'est pas encore parti !

— Je l'espère, dit Taupin. Car, de même que le Rossai, je ne puis plus sentir les Anglais.

Ils rejoignirent les Boers.

Ni Taupin ni Jeannot ne remarquèrent que le Rossai disparut au bout de quelque temps.

Vers le soir, les cinq aéronautes se rassemblèrent dans la tente de Mister Steadily.

— Le ciel nous est propice, dit le maître. Car le ciel est couvert et, d'ici deux heures, la lune ne paraîtra point.

Qui de nous va aller faire une reconnaissance ?

— Tarara ! dit Taupin. Il est tout noir, de sorte qu'on le verra moins que personne dans l'obscurité. N'est-il pas vrai ?

— Parfaitement... S'il ôte ses vêtements, nul ne le verra à deux pas.

Tarara se dévêtit immédiatement et se glissa hors de la tente.

Les autres n'échangèrent plus une seule parole.

Ils tendaient l'oreille pour saisir le moindre bruit venant du dehors.

Enfin, Tarara revint dans la tente.

— Eh bien ? murmura Mister Steadily.

— Nous pouvons quitter le camp par le nord.

— Pourquoi faire ce détour ?

— A cet endroit, la sentinelle qui veille à la porte de l'enceinte s'est assoupie.

— Bien vu ?

— Le maître sait que mes yeux, pareils à ceux des fauves, percent les ténèbres.

— Bien. Partons immédiatement.

— Oui, car si l'on fait une ronde ou si la sentinelle est réveillée de l'action, nous sommes impuissants. C'est la seule sentinelle qui s'est endormie.

— Nous devons sortir isolément..

— Je prends la tête... Au moindre danger, vous entendrez le hurlement de la panthère.

Et, de nouveau, Tarara se glissa hors de la tente.

Tout resta calme.

Le Rossai suivit le nègre.

Taupin suivit, ensuite Jeannot, et, le dernier, Mister Steadily sortit de la tente.

Nul ne les remarqua.

À l'entrée nord de l'enceinte, ils se glissèrent à quatre pattes... passèrent devant la sentinelle endormie...

C'était Christian, accroupi contre l'enceinte, et ronflant profondément, le fusil entre les jambes.

Les cinq hommes s'avancèrent avec mille précautions vers l'aéroplane, qui se dressait sur la plaine, pareil à un animal pré-historique, et visible à cause de sa blancheur.

Les deux Boers chargés de la garde de l'appareil, se promenaient de long en large, des deux côtés.

Tout à coup, ils furent saisis à bras le corps... l'un par le Rossai et Tarara, l'autre par Taupin et Jeannot...

Toute résistance était vaine...

En un instant, ils furent garottés...

Un solide baillon leur interdit tout appel.

Mister Steadily s'était précipité vers la machine et voulut mettre le moteur en marche.

Une malédiction lui échappa.

Au lieu de faire entendre son halètement habituel, la machine se mit à grincer, comme si un immense réveil-matin se mettait à sonner.

— Ils ont enlevé une roue dentée, s'écria l'Anglais. Ils ont enlevé une roue de l'appareil. Nous sommes perdus... Nous sommes perdus...

Fuyons ! Par la plaine !

Tout à coup le bruit d'une troupe marchant au pas gymnastique se fit entendre.

— Il est trop tard, dit Taupin. Voici les Boers...

En effet, avant que les cinq hommes eussent pu prendre une décision, ils étaient entourés par des Boers...

L'Anglais ne remarqua point qu'ils étaient commandés par Christian, la sentinelle si profondément endormie.

Les fugitifs furent ramenés au camp.

Deux sentinelles furent placées devant leur tente.

— Nous n'avons plus foi en votre parole d'honneur, fit le commandant.

— Il a diantrement raison, dit le Rossai.

— Demain, nous verrons le soleil pour la dernière fois.

Nous avons tenté la chance, mais nous avons perdu... C'est temps de guerre... Nous avons joué notre vie.

Je voudrais bien connaître, dit-il encore au bout d'un silence, lequel de ces Boers connaît si bien la machine qui l'a empêché de fonctionner sans pourtant la détruire.

Si l'on remplace la roue dentée, le moteur fonctionnera comme



si de rien n'était.

Nul ne répondit.

Heureusement l'Anglais ne savait pas démêler ce que disaient en ce moment les yeux railleurs du Rossai.

Sinon, il eut immédiatement compris que le jeune homme en savait plus long que les autres ne soupçonnait.

Et l'ami Christian également !

Mais l'Anglais ne soupçonnait même pas qu'un de ces acolytes venait de lui jouer ce tour pendable.

Mais le Rossai ne put se taire, et il raconta à son frère comment il avait de ses propres mains enlevé la roue du mécanisme, et avertit son ami Christian du plan d'évasion forgé par l'Anglais.

— Tu n'aurais pas dû faire cela, dit Jeannot.

— Tu ne changeras donc jamais ! répartit le Rossai. J'ai beaucoup de sympathie pour les Boers, et ils sont rançonnés et tués dans leur propre pays par ces voleurs et assassins venus d'Angleterre. Et Mister Steadily allait les trahir pour aider ces Anglais ! Nous ne pouvions l'aider dans cette vilaine besogne, frère ?

— Il est vrai, mais le maître n'en reste pas moins le maître ! Et il s'est montré si bon pour nous.

— Il se peut que tu aies raison, mais quant à moi, je diffère d'opinion.

— Que va-t-on faire de nous, à présent ?

— Eh bien, on nous laissera le choix : combattre l'Anglais avec les Boers ou rester prisonniers.

— Mais Mister Steadily ne peut pourtant combattre ses propres compatriotes.

— As-tu déjà choisi ?

— Comment donc !... Tu pourras dire que ce sont les Anglais que j'abattrai !... Et toi ?

— Je fais comme toi, frère...

— Et Taupin ne demandera pas mieux que de s'exercer encore au tir, et sur des cibles vivantes...

— Tarara peut partager la captivité de Mister Steadily...

— De la sorte, celui-ci ne sera pas dépourvu de serviteur.

— Mais je ne suis pas responsable des amendes qu'il pourrait encourir, fit Taupin qui avait entendu cette dernière phrase. Et quand allons nous dire deux mots aux Tommies ?

— Demain, sans doute.

— Au plus vite au mieux ! Je brûle de faire leur connaissance, par la voie du fusil, bien entendu !

Les choses se passèrent comme le Rossai l'avait prédit.

Le général laissa le choix aux cinq hommes : prendre place parmi les soldats boers ou être emprisonnés sévèrement.

Mister Steadily et Tarara choisirent la seconde alternative, tandis que Taupin, le Rossai et Jeannot s'enrôlèrent parmi les Boers.

---

## CHAPITRE 23.

---

### **Où Jeannot devient un héros.**

Le même jour, le camp fut levé.

L'on plia les tentes et on les chargea sur des chariots. Les chevaux furent attelés aux canons de campagne, et l'on mit le feu à l'enceinte.

— Au moment du départ, le général fit venir Mister Steadily et lui adressa la parole en ces termes :

— Nous allons à la rencontre de l'armée anglaise... Dieu seul connaît le vainqueur...

Votre aéroplane se trouve dans la plaine, à proximité d'ici, et le mécanisme est remis en ordre.

Si vous voulez emporter votre magnifique appareil, vous pourrez nous suivre, mais à une faible distance.

Mais au moindre effort que vous tenteriez pour vous élever ou pour nous dépasser, le soldat, qui prendra place à côté de vous dans la nacelle, vous brûlera la cervelle.

Si vous n'acceptez pas cette proposition, nous mettons le feu à l'appareil.

L'Anglais eut vite fait son choix.

— Je vous suivrai à bord de mon Eagle...

— Bien...

Mister Steadily prit place dans son appareil, et, à ses côtés, l'ami du Rossai, l'énergique Christian, y prit place.

Le Boer prévint à nouveau l'Anglais, qu'il lui brûlerait la cervelle à la moindre tentative qu'il ferait de s'enfuir avec l'appareil.



# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS



AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---